**Zeitschrift:** Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

**Herausgeber:** Schweizerische Philosophische Gesellschaft

**Band:** 60 (2001)

**Artikel:** Architecture et métaphysique de la Volonté : quelques remarques cursives

**Autor:** Delcò, Alessandro

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-882924

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Studia philosophica 60/2001

ALESSANDRO DELCÒ

# Architecture et métaphysique de la Volonté
# Quelques remarques cursives

*Our aim is to relate architecture with German metaphysics of Will. We base our thesis particularly on a text of Nietzsche. If each great work springs from Will, i. e. from the heterogeneous productivity of nothing, and if architecture counts among the great works of mankind, it has necessarily something to do with such a will. We insist on the moral dilemmas wich are raised by a will that doesn't respect the past.*

I. En philosophie il n'est pas interdit de risquer des conjectures. Même s'il ne s'agit pas d'une pratique très répandue, et encore moins conseillée, on peut s'y livrer à titre d'exercice.

A quoi sert un exercice ? En toute rigueur il ne sert à rien, sinon à s'exercer, à « faire marcher » sa tête (comme on dit), ce qui permet à l'occasion de comprendre qu'on a compris en réactivant autrement le comprendre.

Ici on proposera donc une sorte de petit exercice. On tâchera juste de suivre le fil d'une conjecture ténue, se réduisant à ceci : qu'entre architecture et métaphysique allemande de la Volonté il existe une articulation intéressante.

II. Il suffit d'explorer un peu cet axe pour sortir du continent de la technicité philosophique (l'ensemble des opérations sur les objets canoniques ayant déjà été effectuées, répétées de nombreuses fois pour vérification, et finalement récapitulées en système). La conséquence en est qu'on ne peut plus inscrire tout de suite ce qui vient à la pensée dans une surface institutionnelle préalable. On ne dispose plus d'un support à toute épreuve. Aucune valeur déposée n'est là d'avance pour garantir nos démarches. Mouvement semblable, sauf erreur, à celui de l'*épokhè*.

III. On a là quelques jalons indiquant en pointillé une direction de pensée possible. Rien à voir avec la voie royale de l'exposé doctrinal. Plutôt quelque chose qui serait dans le registre du mineur. Au lieu de constituer du thématique en réidentifiant des énoncés, essayer de faire

surgir un problème, d'en respecter la «forme problème», d'en écouter les résonances multiples. Bref, tenter un instant de penser «entre», ou «à cheval», voire même «à côté» du déjà travaillé, culturellement disponible. Ne serait-ce pas en regardant d'une certaine façon à côté que la philosophie a des chances de s'enrichir dans son dedans même?

IV. L'entrée en matière, après ces quelques *preambula* minimes.

On partira volontiers d'un truisme: à savoir que l'architecture fait partie des grandes œuvres de l'humanité. Or, on entend par grande œuvre simplement toute œuvre dotée du pouvoir de sortir du néant, et on ajoute corollairement: la Volonté est la véritable causalité asymétrique du néant.

D'après le *Crépuscule des idoles* l'architecture n'est ni apollinienne ni dyonisiaque, dans la mesure où elle se trouve directement greffée sur la Volonté. Nietzsche dit très exactement ceci: «Der *Architekt* stellt weder einen dionysischen, noch einen apollinischen Zustand dar: hier ist es der grosse Willensakt, der Wille, der Berge versetzt, der Rausch des grossen Willens, der zur Kunst verlangt»[1].

L'architecture capture la Volonté dans la trame de l'espace et du temps; elle l'emprisonne dans la matière. C'est que, à l'instar de toute œuvre, elle est soumise aux trois paramètres que la Bible[2] déjà avait dégagés, soit: *mensura*, *numerus*, *pondus*. Elle ne fait pas exception; excepté qu'elle a un côté outrageusement impie, car elle met au défi les lois naturelles par sa recherche vertigineuse de l'élévation (Nietzsche: «Im Bauwerk soll sich der Stolz, der Sieg über die Schwere, der Wille zur Macht versichtbaren»[3]). Quand elle est réussie, en effet, elle est la merveille de la construction tenant en suspens ce qu'il y a de plus lourd: triomphe de l'auto-transparence des structures à même la causalité du néant. A cet égard, rien ne nous empêche d'imaginer qu'elle est le fruit d'un pacte méphistophélique... Après tout, n'a-t-elle pas un faible pour le jeu du diable (construire pour détruire, détruire pour le malin plaisir de construire encore, et ainsi de suite, indéfiniment: économie paradoxale de la création en pure perte)? Qui ne voit pas qu'elle serait capable de se damner pour l'instant de génialité?

1 NIETZSCHE, *Götzen-Dämmerung, Streifzüge eines Unzeitgemässen*, 11, in *Werke* III, K. Schlechta (éd.), Francfort-Berlin-Vienne, 1981, p. 997.
2 *Sap.*, XI, 21.
3 NIETZSCHE, *loc. cit.*

On peut en déduire que, d'une manière ou d'une autre, l'architecture contient toujours du Babel, et par voie de conséquence, une parodie plus ou moins explicite de la création avec un grand «c». L'architecture, de ce point de vue, apparaît comme une entreprise fondamentalement athée. Elle est aussi, du même coup, mégalomane et anéantissante, c'est-à-dire hantée par les paradoxes de la mélancolie, comme l'a bien montré Massimo Cacciari[4]. C'est pourquoi elle est tenue de veiller sur elle-même, et ceci à la faveur d'un exercice d'autocritique implacable, faute de quoi elle donne vite dans la démesure.

V. L'architecture se présente comme une pratique éminemment créatrice pour autant qu'elle se situe à la jointure de la construction et de la destruction, du triomphe et de la défaite, du monument et de la ruine, du projet et de la mémoire, du sédimenté et de l'inédit, du passé et de l'avenir, et doit partant trouver la manière d'articuler de façon fructueuse ces différents temps et modes les uns aux autres[5]. Si elle ne peut pas se passer du passé, dans la mesure où elle y puise nécessairement ses modèles, elle ne peut pas non plus s'y river, sous peine de tomber dans la répétition, ou pire encore, dans la ritournelle insipide de l'autocélébration. Aussi, faut-il qu'elle arrive à tenir pour ainsi dire les deux bouts du temps en même temps. Il faut qu'elle soit capable, d'un côté, de tirer profit du passé, moyennant une méditation inlassable de ses chefs-d'œuvre, de l'autre, qu'elle sache mordre sur l'avenir par la force de ses inventions. Dialectique difficile s'il en est, toujours menacée de démembrement, toujours déjà en place et jamais vraiment aboutie – à relancer sans cesse[6]. En dépit de ses innombrables réalisations, l'architecture reste toute à faire. Dieu merci, elle est loin d'être par-faite. Elle ne tient pas dans une essence donnée une fois pour toutes (contrairement à ce que pensent les platoniciens de tout bord). Elle est ouverte. Chaque génération a à charge de la «reprendre» autrement, en conservant ce qui est digne d'être conservé et en éliminant ce qui ne mérite pas d'être gardé. La création authentique exige en bonne logique hégélienne le travail du négatif, qui est aussi travail de destruction. La

4 M. CACCIARI, *Adolf Loos e il suo Angelo*, Milan, Electa, 1981, notamment p. 19-21.

5 Là-dessus, cf. par exemple M. BOTTA, *Etica del costruire*, Bari, Laterza, 1996, en particulier p. 15-17 et p. 130-133.

6 V. GREGOTTI, *L'identità dell'architettura europea e la sua crisi*, Turin, Einaudi, 1999, chap. IX.

suppression du superfétatoire est requise par la loi du processus. Ce n'est donc pas en voulant conserver à tout prix le passé qu'on le conserve effectivement; c'est plutôt en inventant avec une justesse saisissante qu'on a des chances d'insuffler dans ce qui est mort ou mourant une nouvelle vie, plus riche, laquelle, tout en le transfigurant en profondeur, possède la vertu singulière de le rendre indestructible. Ainsi se constituent les corps glorieux de la culture.

VI. Rimbaud nomme sans le nommer, dans la mesure hardie du chant, ce nœud des temps :

> « Cachez les palais morts dans des niches de planches !
> L'ancien jour effaré rafraîchit vos regards.
> Voici le troupeau roux des tordeuses de hanches :
> Soyez fous, vous serez drôles, étant hagards !
> [...]
> Quand tes pieds ont dansé si fort dans les colères,
> Paris ! quand tu reçus tant de coups de couteau,
> Quand tu gis, retenant dans tes prunelles claires
> Un peu de la bonté du fauve renouveau,
> O cité douloureuse, ô cité quasi morte,
> La tête et les deux seins jetés vers l'Avenir
> Ouvrant sur ta pâleur ses milliards de portes,
> Cité que le Passé sombre pourrait bénir[7] ».

Les grandes villes ont presque toutes le même destin. Plus près de nous, Berlin, cette ville foudroyée au passé inavouable, vivant plus que toute autre sur des décombres encombrants.

Berlin est un immense charnier-chantier. Quand on ouvre le sol, à Berlin, on dirait que c'est la bouche immonde du monde qui s'ouvre ! Une question se lève alors dans le feu de l'actualité : quelle peut bien être, à Berlin, aujourd'hui, la nature d'un mémorial sur la Shoa ?

Il s'agit, sauf erreur, de trouver un moyen non-grec – le fondement ayant été emporté par l'abîme – pour figurer l'effondrement dans la construction même, c'est-à-dire dans du stable, du dur, du durable. Mais s'il est exclu que l'on puisse s'inspirer des *kolossoi* antiques – il serait grotesque de célébrer dans le monumental du double en pierre[8]

7 RIMBAUD, «L'orgie parisienne ou Paris se repeuple», in *Poésies. Une saison en enfer. Illuminations*, Paris, Gallimard, 1984, p. 69-70.

8 Là-dessus, cf. J. DERRIDA, *La vérité en peinture*, Paris, Flammarion, 1978, p. 136-168.

l'anéantissement de l'humanité par l'humanité –, comment s'y prendre ? Plus en général, dans le cas de Berlin, faut-il reconstruire ou déconstruire ? Faut-il travailler uniquement à l'*Abbau*[9] du passé, en dénuder le *Bau*, mettre à bas le gros œuvre ?

La situation, semble-t-il, est des plus aporétiques. En effet, ce n'est pas qu'il n'y ait rien à exhumer, c'est qu'il faut arriver – Dieu sait comment – à exhumer du *rien*.

Parmi les projets concernant ce mémorial il y en a un qui, bien qu'il soit loin de résoudre notre problème, y répond tout de même indirectement un peu. Il s'agit d'un labyrinthe composé de quatre mille stèles, voulant dire peut-être que nous en sommes réduit à errer sans fin dans cette mémoire à la fois trop impénétrable, trop épaisse, trop écrasante, et excessivement légère, absente à tout jamais en raison de sa présence aveuglante même (l'expérience de l'incompréhensible comme dernier recours d'un comprendre d'homme confronté avec beaucoup trop grand pour lui. Tout ce qu'il y aura, ce sera au plus un comprendre mutilé, « acéphale ». Autrement dit : un comprendre étrange aura lieu à la place de l'*intuitus mentis*, à même sa défaillance. On comprendra, si on comprendra, non pas par la tête, mais par la voie serpentine de l'affect).

Dans son chef-d'œuvre sur la Révolution française, Michelet insistait sur le fait que l'histoire s'installe toujours sur des charniers[10]. Ce sont ses fondations véritables, hélas ! Par là, Michelet évoque (sans le prononcer) le problème cardinal de l'*Aufhebung*, de la reprise de la mort par les vivants – « relève » se faisant dans une circulation interminable entre l'être et le non-être, le non-être et l'être. « Aufheben » désigne alors la nécessité d'intégrer le charnier au chantier, l'inhumain radical à l'humain. Or, cette nécessité immanente à la *Entfaltung* pose de toute évidence un problème moral insurmontable, compte tenu que la Volonté qui l'anime est essentiellement volonté d'oubli. La grande volonté est volonté toujours commençante, de sorte qu'elle repart même après les pires catastrophes, comme si de rien n'était. Elle ne fait

9 Il est à peine nécessaire de souligner l'énorme portée opératoire de ce concept chez Heidegger (il sillonne toute son œuvre, dès le célèbre paragraphe 6 de *Sein und Zeit*).

10 J. MICHELET, *Histoire de la Révolution française*, Livre VI, chap. 3, Livre VII, chap. 3, Livre XXI, chap. 1.

pas dans la dentelle ! Elle est « terrible », c'est-à-dire indifférente tout aussi bien à ce qui vit qu'à ce qui meurt[11].

VII. Revenons à l'Allemagne d'aujourd'hui. Essayons de pousser plus loin notre raisonnement. Demandons-nous : est-ce que ce pays connaît à présent le temps de la régénération ? Peut-il y avoir aujourd'hui en Allemagne, après la chute du mur de Berlin, une nouvelle éclosion de culture comparable à celle de la République de Weimar ?

Ceci renvoie au problème très délicat du discernement des *Geschichtszeichen*, comme aurait dit Kant[12], qui comporte, pour faire vite, trois aspects : Qui discerne ? Quels sont les signes ? Signes de quoi ?

On pourrait lancer la conjecture suivante (non sans trembler, en vérité, car il faudrait être prophète pour énoncer l'essence ou la nécessité ultime d'une époque) : qu'« aujourd'hui » signifie « après trois choses capitales » : la Justice, Dieu, l'Histoire.

(Pour ne pas sortir de l'épure, nous ne dirons ci-après qu'un mot à propos de ces transcendantaux qui appelleraient en principe des développements infinis).

Après la Justice. Ce qui a eu lieu est si énorme qu'il ne peut pas être réparé. Nous sommes après un maximum d'injustice. En d'autres mots, l'humanité s'est engagée dans un excès pour lequel il n'y a plus de réparation possible. Il y a juste encore moyen de faire du « replâtrage » (si on nous passe cette expression) en convoquant le formalisme du juridique. Dans ces conditions-là, qui oserait imaginer que nous verrons la justice dans la forme de la réparation intégrale ? Et même si par impossible elle devait se présenter, cette Justice qui est la puissance d'équivalence de tout, ne serait-elle pas paradoxalement pour nous une injustice de plus ? La présence de la chose même en personne, à la place du signe, ne nous ferait-elle pas éclater les yeux ? N'est-il pas de la structure de la représentation de ne pouvoir supporter la manifestation plénière du comme tel ?

Nous sommes après Dieu, c'est-à-dire après le garant suprême de l'Ordre qui pouvait effacer toute injustice, même quand elle touchait au crime. Au fond, tout se résume en un sens à ceci, savoir qu'on ne peut plus souscrire sans réserve à cet énoncé fondamental des classiques :

11 Cf. SCHOPENHAUER, *Die Welt als Wille und Vorstellung*, III, § 42, in *Sämtliche Werke*, L. Lüktehaus (éd.), Zurich, Haffmans, 1988, vol. I, p. 286.

12 KANT, *Der Streit der Fakultäten*, Akademie-Ausgabe 7, p. 84.

l'homme est pécheur, mais la puissance de Dieu étant sans limites, il n'y a pas de tort qu'il ne soit en mesure de réparer[13]. Or, il y a tout lieu de penser que même Dieu n'est plus à la mesure de notre démesure. C'est pourquoi le règne de la grâce est épuisé. Rien ne vient plus nous visiter d'en haut. Nous sommes au désert. L'existence égale strictement ses conditions de possibilité. Il n'y a plus d'aura. Bref, nous avons dévasté le jardin de Dieu. Et s'il décidait de « décréer » ?

Nous sommes après l'Histoire, entendue comme la dimension où peut avoir lieu l'expérience cruciale de la liberté, laquelle comporte, comme nous l'explique la *Phénoménologie de l'Esprit*, l'indiscernable de la justice et du crime, de la force et du droit, de la contingence et de la nécessité, de la raison et de la folie, de l'humanisme et de la terreur[14]. Le rêve d'humanité qui a nourri toute l'époque moderne paraît définitivement brisé. L'idée d'un peuple souverain (Rousseau) ne nous paraît plus qu'une belle chimère. Notre présent est devenu incommensurable à celui des Lumières : où sont les signes nous montrant qu'on va finalement pouvoir goûter la liberté ? Le fait est que nous n'arrivons même plus à croire à la tâche historique par excellence, c'est-à-dire à l'institution de la liberté pour tout le monde. Avons-nous perdu pour toujours notre essence d'hommes ? Notre malheur est que nous ne pouvons même pas rendre compte jusqu'au bout de notre malheur. Nous ne disposons que de signes. Mais par définition, un signe est une indication indirecte, problématique, le plus souvent ambivalente. Il est de sa structure qu'il puisse se manquer. Néanmoins, « signe », ça veut dire aussi qu'il y a de l'ouvert à comprendre. Peut-être n'avons-nous chance de saisir notre essence qu'en comprenant, à la limite, que nous sommes en train de la perdre.

VIII. De Boehme jusqu'à Nietzsche, et au-delà, la Volonté des grands métaphysiciens allemands nomme ultimement l'indifférence absolue qui régénère tout en annulant tout. Cette volonté est pur projet sans mémoire. Elle n'aspire qu'à effacer les mauvais souvenirs. Elle est totalement cynique. Elle se sert de toutes les séquences de l'histoire pour monter n'importe quoi ! Elle se marre face à la justice ! Par parenthèse : ceci aurait scandalisé les Grecs, lesquels estimaient que le grand crime doit être payé par le grand châtiment. D'une manière

13 Cf. par exemple MALEBRANCHE, *Conversations chrétiennes*, Entretien V.

14 Ces deux derniers termes forment le titre d'un ouvrage célèbre de Merleau-Ponty.

générale, pour eux quand un processus va jusqu'au bout dans un sens, par la suite il doit aller jusqu'au bout dans l'autre sens[15], en sorte que les choses se rééquilibrent toujours. Il est connu que la tragédie grecque finit somme toute bien. La nature est quand même brave. Il y a quand même un peu de justice. Athéna, la normalisatrice, à la fin des fins a le dessus sur les terribles Erinyes.

IX. Si la Volonté crée en annihilant le passé, elle ne peut produire que panique et exaltation, et ce qui est plus, simultanément. D'où l'ambiguïté extrême de quelqu'un comme Jünger par exemple, qui voit dans l'effraction de la guerre le surgissement même de l'Histoire.

X. Pour ne pas conclure, voici deux maximes de Corbusier:

«Les grandes villes sont les ateliers spirituels où se produit l'œuvre du monde»[16]; «La marche des idées s'opère dans l'étroit espace du centre des grandes villes; ces centres sont, à proprement parler, les cellules vitales du monde»[17].

Un chantier est un endroit où on bâtit, où il y a du travail en cours, où de la construction est en train de se mettre en place, où des choses sont en voie de réalisation. Quoiqu'elles y prennent forme, leur configuration n'est pas encore arrêtée. Elles sont en gestation. Dans un chantier il y a des tas, des trous, du désordre, des incidents, des amorces. Encore que les lignes principales soient fixées, des changements de direction restent toujours possibles, si bien que les choses ont l'air d'être là comme à l'état d'essai.

Un atelier est un endroit où, tout seul ou à plusieurs, on forge, on fabrique, on élabore, on expérimente, bref, où tout en un sens est possible. C'est idéalement le creuset d'une productivité illimitée. Berlin en ce moment est un immense chantier, un vaste atelier. Cependant, est-ce que tout y est encore possible?

En principe on serait tenté de répondre que oui. En principe: c'est-à-dire d'après les principes fondamentaux de la métaphysique de la Volonté, déclinée comme le règne de la non-substance, de la non-permanence, de la métamorphose créatrice incessante. Pour cette volonté-là, qui ne s'use jamais, qui est toujours au premier jour, qui est une instance hors-temps, une énergie anhistorique, le nouveau est non

15 PLATON, *Politique*, 269 c - 270 b.
16 LE CORBUSIER, *L'urbanisme*, 1925, Paris, Flammarion, 1980, p. 78.
17 *Ibid.*, p. 89.

seulement toujours possible, mais en définitive le seul possible, à tel point qu'il chasse le passé. C'est pourquoi l'architecture est éternellement tiraillée par le dilemme suivant: ou bien poursuivre en n'écoutant que la voix impérieuse de la Volonté (mais dans ce cas on est injuste, on n'a pas d'égards pour le passé); ou alors tenter de restituer la vérité intégrale du passé (auquel cas on a le plus grand mal à être soi-même, puisqu'on est aspiré par l'abîme d'un temps sans fond). Que faire, donc? Et quoi de l'art en général après Auschwitz? Plus de création, plus de poésie, plus de musique, plus de musique des pierres[18], plus d'architecture? Vraiment?

18 Il n'est peut-être pas tout à fait inutile de rappeler que Schelling dans sa *Philosophie de l'art* définissait l'architecture comme une *verstummte Tonkunst*.